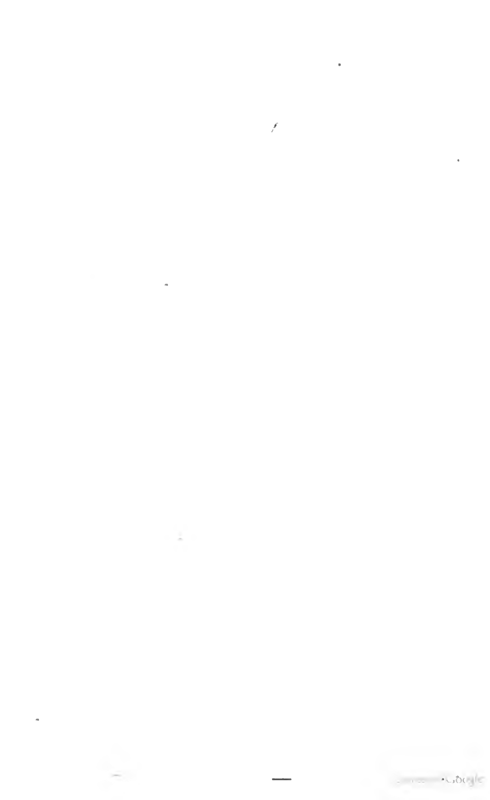
# FAUT IL DONC

## TOUT GOBBER?

---




PARIS, 1831.



*Qui est cil ou celle en cestuy monde*
*En qui douleur par faux rapport n'abonde*
*Et tant plus est la personne excellente.*

MAROT.

Il parait que le mensonge et l'esprit ne vont pas bien ensemble. Chaque fois que les journaux ouvrent la tranchée des calomnies et des faussetés, ils le font de si mauvaise grace et ils s'y prennent d'une manière si indignement hostile, que leurs phrases bien loin d'être des fusées à la Congrève comme ils espèrent, ne sont qu'un tres ridicule feu d'artifice dont l'artifice n'est ni spirituel, ni même de bon goût. Il devrait y avoir de la pudeur et de l'amour propre à ne pas s'exposer à des démentis qui ne conviennent

*

pas à des personnes qui prétendent former et diriger l'opinion publique. L' arme du mensonge dont ils se servent a besoin des ténébres pour briller, mais son faux éclat ne sert qu'au triomphe du vrai; manière de voir et de raisonner qui n'est pas familière à ceux qui veulent absolument faire des nations un ensemble de niais destinés à gobber tout ce qu'on veut leur faire croire.

Les gens de bon sens doivent cependant être enchantés de la tactique de certains journaux; car c' est la maniére la plus sure de montrer l'absurdité et la fausseté de leur langage — La bile libérale est le meilleur spécifique pour guerir du liberalisme. Demandez à trente deux milion de francais, si depuis le mois d'octobre le nombre des frénétiques libéraux n'a pas diminué à mesure qu'on s'est convaincu du piége qu'on voulait tendre aux honnètes gens pour en faire les dupes des intrigans et des misérables! — S'il y avait une table statistique bien exacte de l'opinion publique, on verrait que le parti démocratique, le parti du mouvement, celui de l' extrème gauche comme on veut l'appeller a souffert des pertes énormes, et qu'à chaque semaine

on pent ôter un *zero* après les unités sur les quelles on comptait.

Un des plus intrepides speculateurs de mensonges et de diatribes qui ne se rebute de rien est le C: F: — Coriphée et protecteur des peuples insurgés, il déteste ceux qui préfèrent leurs devoirs aux égaremenis de l'esprit et au brandon de la revolte. Missionaire de l'insubordination et de tous les crimes politiques, ce journal ne sympatise qn'avec les anarchistes, les rebelles, les sectaires, et il jure inimitiè, haine, vengeance à tous ceux qui veulent être paisibles qui aiment à être soumis, qui savent respecter les lois et le pouvoir; cherir l' ordre et le repos.

La Belgique la Pologne, la Romagne insurgées, la Servie, l'Albanie, n'importe, les jannissaires même, pourvu qu'ils se revoltent sont medèles des peuples, les seuls qui méritent une existence politique, dussent ils compromettre les fortunes, et le repos des nations, allumer le flambeau de la guerre, bouleverser tous les étâts........ Mais la tranquillité et le bonheur dont jouit le Royaume des deux Siciles irrite ce missionaire de revolu-

tions — La confiance que le peuple de ce royaume place dans son jeune Roi, les marques de dévouement et d'estime qu'on donne à ce Monarque, objet des plus belles espérances, contrarient à l'excés ce grand apôtre de troubles politiques et de desordres; car cette confiance et cette estime pour le chef légitime de l'Etat ôte tout espoir d'insurrection: et comment plaire au C: sans faire des insurrections?

Les qualités personnelles du Ferdinand II forment le désespoir d'un des chefs les plus marquants des intrigues populassieres tel que le rédacteur du journal en question — Quel bonheur pour lui si ce jeune Roi était un Tyran, s'il pouvait être haï! Mais il est le père de ses sujets il est aimé! Quel plus grand desappointement pour le *sage journaliste!* Il faut donc se venger et du maitre et des sujets; la calomnie est toute prête, il n'y a qu'elle qui puisse bien servir le C: denaturant les faits, cachant s'il se peut le vrai.

La marche régulière des affaires, l'attitude sage et modérée d'un ministère éclairé et prudent; la réduction progressive de la dette publique, la diminuition des impots; enfin le dirai-je! le beau role

que le Royaume des deux Siciles a joué dans les derniers événemens de Parme, Modène, et surtout de la Romagne, montrant une aversion decidée à cette espèce de frénèsie, qui grace aux amis du C: s'etait emparée d'une portion de l'Italie, a indigné le libéralisme qui comptait beaucoup sur Naples, lorsque ses missionaires à Rome disaient « Naples « nous est necessaire, il faut que le jeune Roi « fasse ce sacrifice pour le bien de l' Italie! » et lorsque le calme du peuple Napolitain et le mepris qu'on montra pour ces agitateurs insensés vint démentir leur prédiction et frustrer leurs espérances; Naples, le pays entier, le Roi, le ministére, le Ciel même pour ainsi dire devinrent l'objet de la haine de certains journaux et surtout du C: qui fit paraitre le six Mai un tableau de ce Royaume et de son administration qu'on pourrait prendre pour un tres bel éloge en traduisant le faux pour le vrai; seule manière d'expliquer et comprendre le langage de ce journal.

Parceque le Roi a prescrit des économies, le C: assure que S: M: y est forcée de les faire; car ( à l'entendre ) son Royaume est à la veille de faire banque route; et les charges de l'étât, les

impots quoique exorbitans ne suffisent pas aux besoins et à payer les dettes. Mais comment explique-t-il la diminuition d'un milion et cent mille ducats d'impositions (4,500,000 f.) dont l'étât a été soulagé en moins de six mois sans que les créanciers de la dette publique puissent se plaindre d'un seul jour de retard à l'échéance des payements? Ce royaume qui est dénoncé comme étant sans ressources, dans la seule branche des Douanes offre pour cette année un gain d'un milion quatre cent mille francs aux fermiers, !..Ce Royaume qu'on suppose être au moment de faire banqueroute n'a pas besoin ni *de credit supplementaire ni de miliards provisoires* pour marcher: il ne présente pas la faillite des premiéres maisons de banque, la détresse du commerce interieur et exterieur, fruits des troubles et de la méfiance que l'étât de la France a presenté jusqu'âpresent grace au parti remuant, proné par certains journaux, malgré les soins et la marche prudente du gouvernement.

Monsignor Olivieri au quel on doit l'éducation du jeune Roi, des princes, et des toute cette auguste famille, qui a donné á l'Europe des prin-

cesses modèles d'amabilité de grace et de bonté; Monsignor Olivieri, qui se tenant éloigné des affaires n'a cherché nullement à influencer la conduite du Gouvernement: Monsignor Olivieri qui n'a pas ambitioné ni porte-feuille, ni présidence de ministère , ni même entrée au conseil ; qui n'a jamais été jesuite, qui s'est toujours fait remarquer par une conduite exemplaire, par des moeurs simples et sévères; est dénoncé par le C: comme dirigeant toute la conduite du jeune Roi, conseillant les mesures et les actes qu'il fait rétracter au besoin; il est métamorphosé en jésuite, et je ne sais pas pourquoi on ne l'a pas assimilé à quelque Cardinal guerrier, pour lui donner aussi l'influence sur le goût du jeune Monarque pour l'armée et les exercices militaires, seule et belle distraction de ce prince qui offre à son age le phénomène de ne connaître d'autres plaisirs que les affaires, d'autres occupations que ses devoirs, et le bonheur de son penple... Pourtant le précepteur de ce prince a été Monsignor Olivieri..... mais il est Evéque,.... mais il n'a pas fait descendre de son Trone son auguste élève... et voila ses torts pour le C:

Le Général Delcarretto a eu l'annéc 1828 aussi le grand tort d' avoir arrété les chefs de l'association philadelphique; d'avoir surpris pres de Salerne *les honnetes* Capozzoli *legislateurs* et voleurs de grand chemin, *Licurgues* et assassins distingués ; d'avoir fait avorter leur conjuration, d'avoir sauvè le Royaume d'une secte et d'un complot qui menacaient le Trone, les proprietaires, les ministres, l'étât...Peut on être plus coupable aux yeux du C: que d'avoir poursuivi les Capozzoli, et le fameux Galérien Gallotti, le heros du libéralisme, dont on avait fait en france l'apothéose, tandis qu'il se portait à merveille, et dont on proclamait les vertus pendant que le Tribunal le condamnait pour vol, assassinat, et conspiration !

Le Marquis del Carretto a eu l' audace de faire bruler une portion du *bois sacré* où s'étaient refugiés ces *bons Anachorètes* modèles des vertus de *Quatre-tallion* pour délibérer sur le nombre des citoyens qu'ils devaient égorger, des fortunes dont ils devaient s'emparer, des charges dont ils devaient disposer: il a eu l' audace de troubler leur seances, d'arreter les uns, faire sauver les

autres, et purger la contrée du Vallo de tous ces Procustes annoblis par le caractère de revolutionnaires; voila donc assez de titres pour que le Marquis del Carretto fut détesté par le C. et compagnie. Pour mériter ses éloges il aurait du protéger les Capozzoli et Gallotti, s'insurger contre son Roi, et se réunir à la bande *honorable* des voleurs politiques.

Le Redacteur du C. toujours bien informé de tout ce qui se passe dans les autres pays et surtout dans le Royaume de Naples, dit que le Marquis Tommasi a la présidençe du Conseil, et avec politesse il l'appelle *imbecille* - Heureusement que le Marquis Tommasi ne peut pas s'en facher; car depuis deux mois et demi il a été rendre compte à l'Eternel de sa carrière ministérielle ainsi que de sa vie privée, et il ne vit ici bas que pour le C. qui comme le *Solitaire* sait tout, et connoit tout.

Avec la même assurance de faits et aussi bien informé que pour tout autre chose le C.F. avec un ton dogmatique dit a propos de Naples « Au« jourd'hui que la contagion du voisinage n'est « plus à craindre, les améliorations promises ne

« s'executent pas; la rigueur est entrée au conseil,
« et la costernation dans le pays ».

Vraiment le pays est trés costerné, mais de voir fourmiller parmi un peuple tranquille quantité de petits émissaires du parti du mouvement, de l'association nationale, du comité directeur, qui abusant de l'indulgence du Gouvernement tacheut toujours mais en vain d'inoculer les maximes les plus dangereuses, et repetent avec impudence ces belles phrases du C: lorsqu'il promet et engage les Italiens à croire qu'il y a des amis prêts à secourir et protéger avec la force les insurrections, quitte ensuite à être dementì par le fait comme dans les troubles de Parme, Modene, Bologne etc. etc. à être désavoué par les membres mêmes des corporations protectrices.

Mais ce langage au moins n'est ni obscure, ni équivoque. La profession de foi du C. doit revolter les gens de bon sens et les sujets fidèles, mais les revolter, non contre leur gouvernement mais contre les doctrines du journaliste, contre ses mensonges et son appel à la revolte.

Cet échaffaudage de diatribes ne seraìt il pas une spéculation des liberaux joueurs de bourse

qui pour faire tomber les fonds de Naples, tachent de persuader à la France et à l'étranger, que les Calabrais murmurent, que la Sicile est mécontente, que l'Aquila, Solmona les Abruzzes sout prets à s'insurger, et que leurs habitans, de retour de la Romagne, rentrés dans leurs foyers, savants des doctrines politiques les plus sublimés, brulent du désir de mettre en pratique les belles maximes qu'ils ont apprises, comme le cathéchisme du Siecle! Ces expressions sont la véritable caricature et la plus fine critique de tout ce qui vient de se passer en Romagne, mais aussi le ridicule le plus injuste et la calomnie la plus fausse pour les excellens Abruzziens qui placés prés du theatre où se sont joué les farces *comico-revolutionnaires* en ont méprisé les acteurs, abjuré les principes, repoussé l'exemple, et s'il leur eut été permis ils auraient agi pour en empêcher les suites.

La plus belle reponse à un amas de faussetés forgées ad libitum par les spéculateurs à la baisse des gouvernemens absolus, et de préférence de celui de Naples, est donnée par les étrangers et surtout per ces mêmes francais qui forcés de s'éloigner de leur patrie, où depuis quelque tems ils ne pou-

vaient trouver nì ordre, nì ensemble, nì unité d'action, nì assez de garanties pour un gouvernement attaqué, et contrarié par ceux même qui l'avaient fondé et élevé; nì pour le repos public, miné par un parti désorganisateur, protégé et soutenu par certains journaux, venaient chercher dans l'heureuse Italie les uns un asìle, les autres une récréation, et tous un tableau riant, et paisìble, aprés avoir quitté une contrée sombre, agitée, et menacante. . . . Mais rancontrant dans une partie de cette même Italie, les symptomes des troubles dont ils avaient laissé le foyer sur les rives de la Seine, ils n'ont trouvé d'autre plage hospitalière, d'autre sanctuaire de bonheur et de repos que le sol de Naples, où les jouissances de la vie sociale ne sont pas menacées ni par les symptômes des troubles politiques, ni par l'esprit de parti, ni par cette irritation morale qui se montre partout où le délire des innovations s'empare des masses insubordonnèes, ni par les rigueurs d'un gouvernement soupçonneux, ni par le mal aise, ou le meconientement du peuple, ni enfin par tout ce que gratuitement fait supposer le C.r F. dans l'espoir de faire gobber ses

phrases et en imposer à tous ceux qui le croient sur parole, malgré le peu de gages qu'il donne pour la verité avec la quelle il parait être brouillé depuis longtems.

Les étrangers temoins de l'attitude et de la marche du gouvernement Napolitain, observateurs de la phisionomie et de l'étât du peuple; spectateurs de l'entousiasme public dont le jeune Roi est l'objet; juges et temoins de l'amour qu'on lui porte, des qualités qu'il possede, de l'espoir qu'il fait naître dans la masse de ses sujets, s'accordent â faire l'éloge d'un pays qu'on peut dire le seul, dans les circonstances actuelles, où l'on puisse couler paisìblement ses jours, où l'on puisse goûter les bienfaits d'une Société paisible, où la Nature paraisse en harmonie avec l'étât.

Ce temoignage des étrangers, cet aveu des francais de tous les partis, de toutes les opinions et de toutes les classes, est le plus beau dément̀i à cette fausse critique d'un journal qui en traçant son tableau avec des coulenrs détrempées dans sa bile revolutionnaire, ne sert qu'au triomphe de ce qu'il veut attaquer et abbattre, et à faire briller davantage l'état heureux du Royaume de Naples, le me-

rite de celui qui en tient le sceptre, la modération de son gouvernement.

L'Hymne à la verité est la mélodie des coeurs, honnetes; n'écoutons que celle-la.